

Paris versus Séoul !

Meliha Serbes > P. 7



Un mois de mai parmi tant d'autres...

Dr Hüseyin Latif > P. 5



Aujourd'hui La Turquie, phare de la francophonie en Turquie

Dr Demir Önger
Cardiologue
> P. 2



Aujourd'hui la Turquie



255 F. 9 €
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX ANNIVERSAIRE
21 ANS

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 255, Juin 2026



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Maitre de conférence à
Beykent Üniversitesi

Que les robots viennent

L'humanité imagine depuis longtemps le futur à travers les films de science-fiction. Les robots humanoïdes que nous ne voyions autrefois que dans les salles de cinéma font désormais partie de nos flux sur les réseaux sociaux...

En particulier, les images diffusées en direct et en continu par l'entreprise Figure AI montrant comment les robots fonctionnent mettent en évidence à quel point cette transformation s'accélère. Voir des robots plier du linge, organiser des colis dans des entrepôts et marcher sans tomber en détectant les obstacles ne suscite plus de surprise, mais semble plutôt annoncer une nouvelle ère. Des systèmes considérés comme la « technologie du futur » il y a quelques années à peine ont commencé à devenir ordinaires aujourd'hui. Cette transformation entraîne également une rupture technologique, économique, politique et psychologique. Car la question n'est plus « que peuvent faire les robots ? », mais « l'humanité est-elle prête à cela ? »

Depuis la révolution industrielle, chaque grande transformation technologique a modifié la main-d'œuvre. Les machines à vapeur ont transformé la force physique, les ordinateurs ont transformé le travail de bureau.

Les systèmes robotiques soutenus par l'IA ont le potentiel de transformer à la fois le travail physique et intellectuel. Le fait que des entrepôts fonctionnent avec des robots dans le secteur de la logistique,

> P. 10



Alexandre Abellan, une vie entre éducation et culture



Nommé directeur du Lycée français Notre-Dame de Sion en septembre 2021, Alexandre Abellan défend une vision profondément humaniste de l'éducation, nourrie par les arts. Fort de quinze années passées comme chef d'établissement, il conçoit son rôle comme celui d'un metteur en scène, attentif à révéler les talents et les dynamiques humaines qui font vivre une école. Passionné de théâtre, de danse et de littérature, il voit dans l'art un moyen essentiel de donner du sens au monde. Après vingt-six années passées en Turquie, un pays qui l'a profondément transformé, il s'apprête aujourd'hui à tourner une page majeure de sa vie.



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire
des relations
internationales

Qu'est-ce qui vous a conduit en Turquie ? Et qu'est-ce qui vous y a retenu si longtemps ?

Ce qui m'a conduit en Turquie relève presque du hasard. Après deux années de coopération aux Philippines, je suis rentré en France afin d'enseigner dans un collège du sud du pays. Je ne m'y

> P. 9



La mémoire sucrée de Beyoğlu : Üç Yıldız Şekerleme

Zeynep Sude Neriman > P. 4

Retour sur...

Où en sont les États baltes en juin 2026 ?
Olivier Buirette, p. 2

Les requins s'invitent au Lycée français Saint-Joseph d'Istanbul,
Fériel Bouamama, p. 6

Le Rothko qui décorait le salon d'Agnes Gund bat un record aux enchères,
Sırma Parman p. 12

L'Association culturelle Turquie-France Alliance française de Bursa



Hüseyin Latif > P. 8

Les contrastes à l'honneur du 19^e Printemps des Artistes



Fériel Bouamama > P. 6



Dr Olivier Buirette

Au cœur des luttes régionales au Moyen Âge - de l'Ordre des Chevaliers

teutoniques en passant par les puissants États de la Ligue hanséatique - ou encore régulièrement disputés entre les puissances locales - le Grand-Duché de Lituanie, la grande Pologne et bien sûr l'Empire russe en plein essor -, ces trois petits États n'ont eu de cesse d'aiguiser la convoitise de leurs voisins.

On le comprendra d'un simple coup d'œil sur une carte. Ces trois États : Lituanie, Lettonie et Estonie, ont l'immense avantage d'offrir des ports bien abrités ouverts sur la mer Baltique, ce qui de tout temps représenta un grand intérêt pour le contrôle des routes commerciales de la région. Ils offrent aussi une position géostratégique évidente, contrôlant par là-même tout ce qui peut arriver vers la Russie par voie maritime, et par conséquence le gigantesque port de Saint-Petersbourg situé au nord.

Pour toutes ces raisons, que l'on se place du point de vue l'Empire russe ou de l'Union Soviétique jusqu'à sa chute en décembre 1991, le contrôle d'une manière ou d'une autre de ce verrou de la mer Baltique s'est toujours avéré essentiel.

Plus proche de nous dans le temps, les trois États baltes ont cristallisé une bonne partie de l'Histoire tragique du XX^e siècle.

En effet, après des siècles sous le contrôle des grands Empires régionaux,

Où en sont les États baltes en juin 2026 ?

Les six premiers mois de 2026 auront été particulièrement riches en actualité, que ce soit aux Amériques, au Proche Orient ou encore en Europe orientale. Mais l'on parle moins des pays baltes depuis quelques temps. Pourtant, ceux-ci ont une histoire bien singulière.

l'effondrement de la Russie tsariste, la victoire occidentale de la Guerre de 14-18 et ce grand vent de liberté qui va souffler sur l'Europe centrale et orientale pendant le début de l'entre-deux-guerres va permettre à ces trois petits États de devenir des républiques indépendantes. Hélas, elles seront déchirées entre Hitler et Staline lors du pacte germano-soviétique.

La victoire de 1945 en fera trois Républiques socialistes soviétiques (RSS) de l'URSS jusqu'au début des années 90, retrouvant ainsi leur liberté et leur indépendance. Tout comme les États européens de cette époque, elles adhéreront en premier lieu à l'alliance militaire occidentale, l'OTAN, car à cette époque-là et comme pendant toute la guerre froide depuis 1949, l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord était avant tout perçue comme une protection des États-Unis contre toute menace venant de l'Est. Après quoi le cheminement vers l'intégration dans l'Union européenne devait se mettre en place. Tout cela est très classique et va concerner tout l'ex-bloc soviétique, pays membres du pacte de Varsovie comme pays « avalés » dans l'URSS puis dans la Russie lors des grandes vagues d'élargissements de 2004, 2007 et 2013 - soit les 5^e, 6^e et 7^e élargissements.

En cela, on ne s'étonnera pas que cela se poursuive à l'heure actuelle : en 2026 avec l'entrée dans l'OTAN d'un certain nombre de pays de l'ex-Yougoslavie, en attendant un horizon fixé à 2030 pour l'UE. On ne s'étonnera donc pas non plus de voir la Moldavie, l'Ukraine ou la Géorgie suivre le même cheminement en souhaitant d'abord l'intégration dans l'OTAN, puis plus tard si possible dans l'UE. Depuis la fin de la guerre froide en Europe, c'est bien ce qui s'est passé en effet. Sauf que depuis le début des années 2020, les choses ont changé, avec d'une part un net retour d'une Russie agressive qui ne tolère plus le démembrement de son Empire et de ses zones d'influences - le coup d'arrêt de l'été 2008 avec une intervention militaire contre la Géorgie a été là pour le montrer - et bien sûr la guerre Russie-Ukraine qui s'est activée en deux temps : en 2014 avec la guerre du Donbass et l'annexion de la Crimée, et enfin le 24 février 2022 avec l'invasion de l'Ukraine qui sont là pour le prouver. L'autre facteur qui a tout changé pour les pays baltes et les autres pays limitrophes de la Russie, c'est la modification de la politique étrangère nord-américaine, concrétisée par le retour de Donald Trump en janvier 2025 et la mise en place

d'une diplomatie dite transactionnelle ainsi que le retour de la loi du plus fort accompagné de l'abandon du respect du droit international.

La conjonction de ces deux facteurs fragilise l'Europe élargie qui comprend bien que l'OTAN, sans le soutien des États-Unis, n'aura bientôt plus assez de force pour remplir son rôle protecteur, et ce au profit du retour des rapports de forces entre les grandes puissances et d'une profonde redéfinition de la géopolitique du monde héritée depuis 1989.

Dans un tel contexte, on comprend très bien en quoi les trois États baltes sont menacés, ne pouvant compter dans l'immédiat que sur la Pologne voisine qui a considérablement renforcé sa défense stratégique, notamment en célébrant en avril 2026 le premier anniversaire du Traité de Nancy avec l'une des deux puissances nucléaires européennes, à savoir la France.

Alors, que conclure si ce n'est que l'avenir de ces trois petits États membres de l'OTAN et de l'UE sera fondamental pour la poursuite la construction de l'Europe vers l'Est européen ? En cela, l'ensemble que représentent les pays baltes, les pays nordiques et la Pologne sera à stabiliser pour l'avenir.



Ali Türeç

Nous vivons une époque étrange. Pendant longtemps, l'ordre international paraissait presque im-

muable : l'Occident dominait l'économie mondiale, les États-Unis garantissaient la sécurité européenne et les grandes institutions internationales entretenaient l'illusion d'une stabilité durable. Aujourd'hui, ce paysage s'effrite sous nos yeux.

Le centre de gravité du monde glisse progressivement vers l'Asie. La Chine ne représente plus simplement une puissance émergente ; elle impose désormais son rythme économique et technologique. Tandis que les États-Unis sèment le doute sur le continent européen, les Européens envisagent, pour la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale, la possibilité de devoir assurer eux-mêmes leur sécurité.

Dans ce basculement, une question revient constamment dans les débats : peut-on imaginer l'avenir du continent européen sans la Turquie ? Membre important de l'OTAN et située au croisement de plusieurs zones de crise, Ankara occupe une position stratégique singulière. Autour d'elle, presque tout semble en tension : la guerre entre la Russie et l'Ukraine au nord, l'instabilité syrienne au sud, les affrontements au Moyen-Orient, les rivalités croissantes entre grandes puissances... Sans compter l'insoutenable légèreté de l'Union eu-

Retour en 2005

ropéenne, qui continue d'entretenir avec la Turquie une relation profondément ambiguë.

Or, la question turque ne devrait-elle pas dépasser largement les seuls enjeux militaires ou géopolitiques ? Dans un XXI^e siècle traversé par les bouleversements climatiques, les fractures sociales et les révolutions technologiques, une Turquie pleinement ancrée dans l'espace européen et dans ses valeurs pourrait représenter bien davantage qu'un simple partenaire stratégique. Elle pourrait devenir l'une des réponses possibles aux désordres du temps : un pont entre plusieurs mondes, capable d'articuler paix, progrès et liberté dans une région constamment menacée par les conflits.

Le lien turco-européen ne relève donc pas seulement d'un calcul stratégique ; il touche à un horizon politique et culturel plus large, à une certaine idée de l'avenir du continent et à la capacité des démocraties européennes à affronter ensemble les nouveaux défis de notre planète.

Le monde change rapidement. Les alliances deviennent fragiles, les anciens équilibres se défont et les centres de puissance se déplacent. Dans cette période d'incertitude, chaque pays cherche désormais sa place dans un ordre devenu mouvant. Mais une question demeure : sommes-nous encore capables de vouloir construire ensemble un horizon de paix, de progrès et de liberté ?

Aujourd'hui La Turquie, phare de la francophonie en Turquie

Après la disparition du Journal d'Orient (1918-1971), il a fallu attendre 34 ans pour voir apparaître un nouveau journal en français : Aujourd'hui la Turquie.

Ce fut un événement très important, car ce journal est devenu une fenêtre ouverte relatant les nouvelles politiques et culturelles des deux pays.



Au XIX^e et au début du XX^e siècle, le français était une langue diplomatique ; aujourd'hui, c'est principalement une langue culturelle.

Aujourd'hui en Turquie, la francophonie est bien vivante grâce aux lycées français et au Lycée Galatasaray où le français est toujours enseigné.

Avec un certain nombre de Turcs francophones et des amis français de la Turquie, nous avons créé en 1984 le Centre culturel Anatolie. Ce centre a pour objectif de faire connaître aux Français les divers aspects de la culture turque. Le centre organise des cours de turc destinés aux Français avec des professeurs

compétents, et a ainsi élaboré sa propre méthode d'enseignement de la langue turque.

Par ailleurs, le Centre programme des expositions de peintures, d'artisanat turc, de photos, de caricatures, et aussi des conférences avec dédicaces d'ouvrages d'écrivains turc et français.

Le Centre Culturel Anatolie a ainsi pu créer un pont culturel entre les deux pays.

Un ancien ambassadeur de Turquie en France disait : « Turcs et Français doivent se connaître tels qu'ils sont aujourd'hui, et non à travers le passé. »

À présent, Aujourd'hui la Turquie contribue à une meilleure connaissance entre les deux pays.

RENAULT SCENIC E-TECH ELEKTRİKLİ 220 HP



604 km'ye varan wltp sürüş menzili⁽¹⁾
Google ile entegre openR link multimedya sistemi⁽²⁾⁽³⁾
opaklaşma özellikli solarbay panoramik cam tavan⁽³⁾
9 hoparlörlü Harman Kardon® ses sistemi⁽³⁾
29 adede varan gelişmiş sürüş destek sistemi⁽³⁾

görselde yer verilen model/versiyon: Scenic E-Tech elektrikli, esprit Alpine EV87 220 hp, saten mineral gri & yıldız siyah tavan (yıldız siyah tavan opsiyon olarak sunulur). (1) wltp çevrimine göre ölçülen birleşik menzil. gerçek menzil, yol türü, sürüş tarzı ve hava koşullarına bağlı olarak değişkenlik gösterebilir. (2) Google, Google Play, Google Haritalar ve diğer markalar Google LLC'nin tescilli markalarıdır. (3) esprit Alpine versiyonunda standart olarak sunulur. Scenic E-Tech elektrikli'nin karma co₂ salımı 0 g/km, ortalama enerji tüketimi 17,4 kWh/100 km'dir. belirtilen değerler wltp verisidir. bu değer, sürüş şekli, kullanım şartları ve donanımına göre farklılık gösterebilir. temsilî model üzerinde gösterilen aksesuarlar farklılık gösterebilir.

Renault'nun tercihi  Castrol

renault.com.tr



La mémoire sucrée de Beyoğlu : Üç Yıldız Şekerleme

Depuis un siècle, une confiserie historique perpétue l'âme gourmande et la mémoire d'Istanbul.



Zeynep Sude Neriman

Au cœur du *Balık Pazarı* de Beyoğlu, Üç Yıldız Şekerleme ne représente pas seu-

lement une ancienne confiserie stambouliote ; c'est aussi un véritable lieu de mémoire, témoin vivant des transformations d'Istanbul. Dès que l'on pousse la porte de cette boutique historique, le temps semble ralentir. Les grands bocaliers remplis de sucres d'orge, les confitures soigneusement alignées et les vieux tiroirs en bois donnent l'impression d'entrer dans une maison familiale où les générations continuent silencieusement de dialoguer entre elles.

Fondée en 1926 par Ahmet Fikri Dörtler et ses deux associés, la maison tire son nom des trois fondateurs, chacun représenté symboliquement par une étoile. Mais l'histoire du lieu remonte au-delà encore : dès 1921, cette adresse abritait déjà une boutique de loukoums et de halva. Peu après la proclamation de la République, l'endroit renaît sous le nom d'Üç Yıldız et devient progressivement l'une des adresses emblématiques de Beyoğlu.

Aujourd'hui, cette tradition presque centenaire est portée par Feridun Dörtler, âgé de 92 ans, et son fils Altuğ Dörtler, représentant de la troisième génération. Ancien élève du lycée Galatasaray et ex-footballeur du club, Feridun Dörtler raconte avoir commencé à travailler très jeune, presque naturellement. Son père amenait ses fils à la boutique pendant les vacances scolaires afin qu'ils évitent de faire des bêtises dans les rues de Cihangir. Peu à peu, ce lieu est devenu leur univers. Après la disparition précoce de son père, Feridun Dörtler reprend le commerce et travaille sans relâche pendant des décennies. « Pendant très longtemps, je ne voyais presque le soleil que le dimanche », confie-t-il, évoquant le rythme soutenu du Beyoğlu d'autrefois.



Altuğ Dörtler, lui aussi, a grandi au milieu des odeurs de fruits confits et de pâte d'amande. Durant les étés, il triait les fraises, retirait les noyaux des griottes et emballait les loukoums sur le comptoir en marbre. Mais au-delà du travail, il se souvient surtout des relations humaines qui faisaient autrefois l'identité du quartier. Les clients le voyaient grandir et lui parlaient comme à un enfant du voisinage. Certains lui rappelaient même de rentrer directement chez lui lorsqu'ils le croisaient dans la rue. Selon lui, cette proximité humaine existe encore aujourd'hui parmi les enfants et petits-enfants des anciens clients. Les familles se retrouvent aussi bien lors des mariages que des enterrements, comme si la boutique avait fini par devenir une extension naturelle de leur histoire personnelle.

Au fil des décennies, Üç Yıldız Şekerleme a également été le témoin direct des bouleversements de Beyoğlu. La famille Dörtler a traversé les événements des 6 et 7 septembre, la crise chypriote, l'attentat contre le consulat britannique voisin ou encore les attaques terroristes des années 2010. Lors de l'attentat contre le consulat britannique, les vitres de la boutique ont explosé et des éclats de verre sont tombés dans les douceurs préparées pour les fêtes. Malgré cela, les clients sont venus les soutenir et acheter les produits restants afin qu'ils puissent continuer à travailler. Cette solidarité faisait autrefois partie intégrante de l'esprit de Beyoğlu.

Feridun Dörtler garde un souvenir particulièrement vif des événements des 6 et 7 septembre 1955. Il raconte qu'au début de l'après-midi, les étudiants traversaient encore l'avenue İstiklal sans incident. Mais en soirée, des groupes armés de bâtons ont commencé à attaquer les commerces appartenant aux non-musulmans. Craignant que leur boutique soit prise pour cible, il avait alors aligné tous les employés devant la devanture. Finalement, l'enseigne portant le nom de son père les a protégés. À la fin de la nuit, les trottoirs étaient couverts de débris et une forte odeur d'huile d'olive et de savon flottait dans le marché aux poissons. Pour les Dörtler, Beyoğlu a profondément changé. Après l'attentat de 2003, de nombreux commerces historiques ont disparu ou changé de mains. Les tavernes et les bars se sont multipliés, transformant peu à peu l'identité du quartier. Puis, après 2015 et 2016, beaucoup d'habitants ont commencé à hésiter à revenir dans le centre de Beyoğlu. Pourtant, malgré ces mutations, ils restent convaincus que l'avenue İstiklal conservera toujours une place unique grâce à son histoire, ses cinémas, ses théâtres et sa vie culturelle.

Quitter cet endroit n'a jamais été envisagé. À cette question, Altuğ Dörtler répond immédiatement : « Nous n'y pensons pas. » Pour lui, cette boutique est bien plus qu'un commerce : elle représente la mémoire même de leur famille.



Une boîte datant de 1932, exposée dans la vitrine et portant l'inscription « Balık Pazarı No:15 Ahmet Fikri Dörtler », symbolise cette continuité presque ininterrompue.

Même si le bâtiment a été reconstruit en dur en 1965, l'intérieur a volontairement été conservé dans son état d'origine. Les vieux tiroirs, les étagères et le mobilier ancien continuent d'habiter l'espace comme des fragments intacts du passé. La production, elle aussi, perpétue cet équilibre entre tradition et adaptation. La maison reste célèbre pour ses loukoums au mastic, ses *akides* (bonbons candy), ses confitures cristallisées et surtout sa pâte d'amande, devenue au fil du temps le produit le plus demandé. Ces dernières années, Altuğ Dörtler explique avoir légèrement modifié certaines recettes afin de répondre aux nouvelles habitudes alimentaires. Les taux de sucre ont été réduits et de nouvelles créations sont apparues, comme des loukoums enrobés de kadaïf à l'orange ou de pétales de rose. Les confitures existent désormais aussi en versions sans sucre raffiné. Cependant, malgré ces ajustements, l'esprit originel de la maison demeure intact.

Parmi les spécialités les plus singulières figure également le *beyaz tatlı*, un dessert ancien partagé par les cultures grecque, arménienne et juive d'Istanbul. Feridun Dörtler raconte qu'autrefois, dans les maisons grecques d'İstinye, de Tarabya ou de Heybeliada, on servait cette douceur avec un café et un verre d'eau glacée. Dans certains cafés, cette spécialité apparaissait même sur les cartes sous le nom de *Denizaltı*.



L'un des aspects les plus remarquables d'Üç Yıldız Şekerleme reste sans doute sa fidélité à une certaine éthique du commerce. Sans presque jamais recourir à la publicité, la boutique a survécu grâce à la confiance et à l'attachement de ses clients. Pour la famille Dörtler, chaque personne qui franchit la porte doit être accueillie comme un invité plutôt que comme un simple client. Cette approche profondément humaine constitue sans doute le véritable secret de la longévité de la maison.

Aujourd'hui, Üç Yıldız Şekerleme apparaît non seulement comme une confiserie historique, mais aussi comme un patrimoine culturel vivant. À travers ses saveurs, son décor préservé et les souvenirs qu'elle porte encore entre ses murs, cette maison continue de raconter une certaine histoire de Beyoğlu et d'Istanbul - une histoire faite de mémoire, de résistance, de transmission et de douceur.

* Propos recueillis par Zeynep Sude Neriman

YERİNDE DURMA

deep energy drink

1L

500 ML

250 ML

Uludağ İçecek Türk A.Ş. tescilli markasıdır.



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Comment s'est déroulé ce mois de mai 2026 ? L'un des événements les plus marquants fut sans doute le lancement, le 20 mai, de notre livre *Les Unes d'Aujourd'hui la Turquie 250*, organisé à Pyramid Sanat, fondé par Bedri Baykam. Lors de cette célébration, Madame Nadia Fanton, Consule générale de France à Istanbul, a souligné dans son discours l'importance de la Francophonie, rappelant que la communauté francophone d'Istanbul formait une grande famille dont les racines remontent à plusieurs siècles. Son intervention, particulièrement émouvante, fut chaleureusement applaudie par le public.

Le même soir, nous avons également profité de cette occasion pour présenter aux lecteurs le nouveau recueil de poésie de la poète Elmaz Kocadon, intitulé *Sonra...*

Les perturbations causées par les fortes pluies ainsi que les difficultés de trafic dues à la finale de la Coupe UEFA ont empêché de nombreux invités de participer à la soirée. Les fleurs et les messages qu'ils nous ont adressés ont toutefois apporté une couleur particulière à cet événement. M. Murat Yalçıntaş, fidèle ami de notre journal, n'a malheureusement pas pu être présent en raison d'un déplacement à l'étranger. M. Mehmet Erbak, propriétaire d'Uludağ İçecek Türkiye et fidèle soutien de notre journal depuis sa fondation, a lui aussi été fortement affecté par les embouteillages et n'a pu se joindre à notre soirée qu'à la dernière minute. Nous espérons pourtant avoir le plaisir de l'entendre prononcer un discours.

Je voudrais également dire quelques mots sur le contenu de notre ouvrage *Les Unes d'Aujourd'hui la Turquie 250*.

Préparé à l'occasion de la parution du 250^e numéro d'*Aujourd'hui la Turquie*, ce livre rassemble les unes du seul journal francophone publié en Turquie depuis 2005.

L'ouvrage constitue également un hommage aux principaux partenaires, journalistes, écrivains et graphistes ayant contribué à cette aventure éditoriale menée sous notre direction.

Au dos du livre figure un extrait d'un entretien datant de 2006, dans lequel nous expliquions que l'idée de créer *Aujourd'hui la Turquie* était née du désir de proposer une image plus réaliste, moderne et européenne de la Turquie, face aux représentations souvent réductrices véhiculées par certains médias étrangers.

Un mois de mai parmi tant d'autres...

La 19^e édition du *Printemps des Artistes et des Étudiants*, organisée par Istanbul Accueil et la Galerie Od'A-Ouvroir d'Art, a été célébrée le vendredi 8 mai dernier au Lycée Sainte-Pulchérie, comme chaque année, en présence de Mesdames Nadia Fanton, Hermine Ridé, Mine Akçen, ainsi que des coprésidentes d'Istanbul Accueil, Mesdames Elmas Aksu Karayel et Sophie de Menibus. Vous pourrez lire un article consacré à cet événement dans ce numéro.

Le soir du 11 mai, j'ai assisté au concert de guitare d'Emrah Koçak à l'All Saints Moda Kilisesi. Le répertoire, particulièrement original, était d'une grande richesse. Je souhaiterais partager ici quelques-unes des œuvres interprétées ce soir-là.

Tout d'abord, *Asturias* d'Isaac Albéniz fut exécuté dans une interprétation différente des arrangements habituels pour guitare.

Puis vint *Recuerdos de la Alhambra* de Francisco Tárrega, interprété selon une technique inhabituelle.

Les troisième et quatrième œuvres étaient respectivement la *Valse n°2* de Dmitri Shostakovich et la *Valse Op. 69 n°2* de Frédéric Chopin.

Ensuite fut jouée la *5e Valse* du sultan Murad V. Nous avons appris que cette première et unique adaptation pour guitare sélectionnait quatre des huit parties de l'œuvre originale.

Par la suite furent interprétées en création mondiale la première et unique adaptation pour guitare d'*Andantino*, *Sonate pour harpe en do majeur* de Sophia Dussek, ainsi que la première version pour guitare de *Cadencioso* d'Enrique Granados.



Il me serait impossible de citer ici l'intégralité du programme. Je ne peux cependant que vous recommander de suivre de près le travail guitaristique d'Emrah Koçak.

Au cours du concert furent également interprétées les œuvres *Andante*, *Allegro* et *Sarabande* de Georg Friedrich Haendel. Nous avons appris que ces arrangements pour guitare avaient intégré des playlists internationales sur des radios telles que Magic Classical au Royaume-Uni, NPO4 aux Pays-Bas et Nacional Clásica en Argentine, grâce à Siccas Guitars.

Le concert s'est achevé avec une œuvre qui semblait avoir été choisie spécialement pour nous : *Padam Padam*. La soirée s'est terminée sur la première et unique adaptation pour guitare classique de cette chanson inoubliable d'Édith Piaf.

Le 14 mai au soir, j'ai visité à Arkas Sanat Alaçatı la dernière exposition de Claire Arkas, intitulée « L'Œil précède la parole ». J'ai eu l'occasion d'échanger brièvement avec l'artiste.

Plus qu'une simple rétrospective, cette exposition apparaît comme le partage avec le public d'une longue pratique personnelle du regard, de la pensée et de l'introspection. Commissariée par Karoly Aliotti, l'exposition, visible du 15 mai au 1^{er} novembre 2026, réunit 83 œuvres choisies parmi vingt-deux années de création.



On y ressent clairement la transformation des leitmotifs chers à Claire Arkas : autoportraits, paysages, surfaces vitrées, reflets aquatiques, arbres et figures deviennent les fragments d'un monde intérieur en perpétuelle recomposition.

Le titre même de l'exposition résume cette démarche : « L'Œil précède la parole ». Ici, regarder précède le récit ; voir précède l'explication. Les tableaux n'exigent pas de longs discours : ils invitent d'abord le visiteur à s'arrêter, puis à contempler silencieusement.

Je souhaite revenir plus longuement sur cette exposition, mais il vous faudra encore patienter un peu : je réaliserai un entretien exclusif avec l'artiste durant la première semaine de juin, entretien que vous pourrez lire dans notre numéro de juillet.

En attendant, si vos pas vous mènent à Alaçatı, je vous recommande vivement de visiter cette exposition.

Profitant également de mon séjour à İzmir, j'ai visité le Lucien Arkas Sanat Merkezi situé dans l'immeuble Mistral İzmir à Bayraklı, sous les explications détaillées de Mme Gülay Vardar Tüm. Cette jeune dirigeante, parfaitement maîtresse de son sujet, nous a longuement parlé de la coopération du centre avec le Centre Pompidou. Nous assisterons prochainement à d'importantes collaborations artistiques franco-turques dans ce lieu.

Deux événements majeurs du mois dernier méritent enfin d'être consignés sur le plan politique et institutionnel.

Le premier fut, dans la soirée du 21 mai 2026, le retour de Kemal Kılıçdaroğlu à la présidence du CHP à la suite d'une décision judiciaire de

nullité absolue. Dans le procès intenté afin d'obtenir l'annulation du congrès de 2023 ayant porté Özgür Özel à la tête du parti, la 36^e Cour régionale d'appel d'Ankara a rendu une décision de nullité absolue. En conséquence, Özgür Özel et l'actuelle direction du parti, ainsi que le Conseil du parti, ont été écartés de leurs fonctions, tandis que Kemal Kılıçdaroğlu a été maintenu à la présidence.

Le second événement important fut la décision de fermeture concernant İstanbul Bilgi Üniversitesi. Cette décision fut publiée au *Journal officiel* du 22 mai 2026 et l'autorisation d'exercer de l'université fut révoquée le jour même par décret présidentiel.

Dans cet article consacré au mois de mai 2026, que vous lirez en juin, je ne peux passer sous silence le petit-déjeuner partagé avec mon cher professeur, le Professeur Metin Birkan Yıldırım, de la Faculté d'Agronomie de l'Ege Üniversitesi.

Nous nous sommes retrouvés dans l'une des boulangeries les plus célèbres d'Izmir, le Zeynel Ergin Gevrek Fırını. L'affluence venue pour le petit-déjeuner valait le détour. Autour de boyoz et de thé, nous avons longuement parlé du nouvel ouvrage de mon professeur, *Génétique des populations*.

Je souhaite remercier ici le propriétaire de la boulangerie, M. Özer Ergin, ainsi que M. Tolgay Keskin pour leur accueil chaleureux. Désormais, chaque fois que je passerai par Izmir, je ne manquerai pas d'y déguster un boyoz accompagné d'un thé.

Enfin, avant une importante excuse, une précision : je tiens à rappeler que tous ceux dont le nom apparaît dans *Les Unes d'Aujourd'hui la Turquie 250* des auteurs aux graphistes, en passant par les correcteurs - ont contribué bénévolement et sans aucune rémunération. Je les remercie une fois encore ici.

Cependant, à cause d'une erreur entièrement de ma responsabilité, même si elle est d'ordre technique, le texte de notre cher ami Dr Demir Önder a malheureusement été omis lors de la publication. Je lui présente toutes mes excuses. Avant la seconde édition du livre, je réparerai cette erreur en publiant son texte dans le présent numéro de notre journal.

Espérons qu'il n'y aura plus d'autres oublis.



Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadége, Ali Türeke, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

Les contrastes à l'honneur du 19^e Printemps des Artistes

La 19^e édition du Printemps des Artistes ayant pour thème les contrastes et organisé par l'association Istanbul Accueil s'est déroulée du 9 au 17 mai dernier au Lycée français Sainte-Pulchérie au sein de sa galerie d'art Od'A-Ouvroir d'Art.

Une initiative d'Istanbul Accueil

L'association Istanbul Accueil, qui fait partie du réseau FIAFE (Fédération internationale des Accueils français et francophones d'Expatriés), œuvre à aider les nouveaux arrivants francophones à s'adapter à la métropole turque en proposant des activités et des événements encourageant l'ouverture et l'entraide. L'association organise depuis 2006 cet événement caritatif, maintenant accueilli au sein du Lycée français Sainte-Pulchérie - et plus précisément dans sa galerie d'art Od'A-Ouvroir d'Art, ainsi nommée en référence à l'ouvroir de l'ancien couvent, salle réservée aux travaux d'aiguilles située au sous-sol du lycée.

Le vernissage de l'exposition s'est déroulé le vendredi 8 mai. Madame Nadia Fanton, Consule générale de France à Istanbul, a évoqué dans son discours inaugural la pertinence du thème des contrastes pour une ville comme Istanbul, en remerciant chaleureusement les organisatrices de l'événement : Mesdames Hermine Ridé, directrice du lycée ; Mine Akçen, directrice adjointe ; et Elmas Aksu Karayel et Sophie de Menibus, coprésidentes d'Istanbul Accueil, qui ont présenté le projet.

Istanbul, ville de contrastes

L'exposition sur le thème des contrastes rassemble les œuvres de douze artistes émergents turcs et internationaux dans l'esprit de l'association voué au partage et à l'ouverture : peintures, dessins, photographies et sculptures qui explorent les contrastes de manière concrète ou métaphorique sous plusieurs formes à travers les couleurs, la lumière, les textures ou l'harmonie. C'est un thème vibrant qui, comme le souligne une des artistes exposée, Ela Süer, nous permet de réfléchir à la vie. Vie qui, selon elle, n'existe qu'à travers les oppositions et leurs contrastes, qui permettent finalement de réaliser une balance invisible.



La ville d'Istanbul, pétrie de contrastes, est aussi une inspiration pour certains artistes tels que Gülşen Aydoğan qui évoque la vie marine d'Istanbul, ou Céline Avci Zalewski qui, dans sa série de portraits photographiques, capture l'essence de la ville ; ou encore Jen Sertel qui, à travers une technique particulière de mélange de cire d'abeille et de peinture à l'huile ou à travers des aquarelles, travaille en fines couches pour révéler la ville d'Istanbul qui, elle aussi, existe à travers plusieurs niveaux. Chaque artiste a pu partager son interprétation du thème se matérialisant en une exposition débordante d'imagination et de créations amenant chaque visiteur à une réflexion profonde.

Un engagement caritatif

L'événement a aussi un objectif caritatif. Il soutient à hauteur de 30 % des ventes deux associations : Hayata Sarıl qui a pour but d'aider les personnes sans abri et marginalisés grâce à des services de réhabilitation à travers l'accès à l'emploi, l'accompagnement psychologique et les formations professionnelles ; ainsi que Down Türkiye, association turque dédiée à la trisomie 21, qui a pour mission de promouvoir tout ce qui contribue à l'épa-



nouissement et à l'évolution des personnes porteuses de trisomie 21, lutter contre les discriminations et soutenir leurs insertion en société, leurs familles et les professionnels concernés, ainsi qu'à sensibiliser le public. Istanbul Accueil a notamment eu le plaisir de faire appel à certains membres de l'association porteurs de trisomie 21 pour réaliser une partie du service lors du vernissage.

Le Printemps des Étudiants

L'événement a aussi pu être porté par les élèves du Lycée français Sainte-Pulchérie : le Printemps des Étudiants a permis aux élèves de participer à cet effort créatif et caritatif. Les élèves, menés par leur professeur d'art plastique, Umut Mehmet, ont pu échanger une après-midi avec les artistes exposés afin de développer leurs propres projets et bénéficier de leurs expertises. Leurs créations ont aussi été exposées au sein du lycée et ont été accessibles aux visiteurs.

L'événement a remporté un franc succès, avec de nombreuses œuvres vendues au profit des associations Hayata Sarıl et Down Türkiye.

* Fériel Bouamama

Les requins s'invitent au Lycée français Saint-Joseph d'Istanbul

L'exposition « Le Monde des requins » conçue par l'American Museum of Natural History de New York, s'est invitée au Lycée français Saint-Joseph d'Istanbul qui, s'appuyant sur la collection de son Centre de sciences naturelles, a pu faire découvrir à 3 000 visiteurs ces animaux mythiques entre le 26 février et le 8 mai dernier.

Du mythe à la réalité

Le requin, poisson cartilagineux souvent représenté par le Grand requin blanc, prédateur protagoniste de la franchise hollywoodienne *Les dents de la mer*, est depuis les années 1970 entré dans la culture populaire en tant qu'animal le plus dangereux et meurtrier pour l'homme. À l'entrée de l'exposition, une gueule de requin en plexiglas, grande ouverte et suspendue en hauteur, exhibe les dents pointues de l'animal - ce dernier peut en produire jusqu'à 30 000 dans sa vie. Un élément classique de son iconographie, immergeant d'emblée le visiteur dans l'univers mythique de l'animal.

Cependant, à travers son parcours, cette exposition orchestrée par Ahmet Birsell, coordinateur du Centre de sciences naturelles et du développement durable du Lycée français Saint-Joseph et océanographe de formation, démystifie le requin, apportant aux visiteurs une compréhension plus fine de l'espèce et de ses enjeux. Car le requin, dont l'espèce remonte à 450 millions d'années et a survécu aux dinosaures, est indispensable à l'écosystème et à la biodiversité en contribuant à l'équilibre des populations dans l'espace marin.



Une exposition enrichissante

Cette exposition créée et présentée entre 2021 et 2023 au Musée d'histoire naturelle de New York continue à démontrer sa pertinence aujourd'hui. À Istanbul, elle a remporté un réel succès. Sable au sol, lumière bleue... C'est dans une ambiance immersive que les visiteurs ont découvert ces poissons grâce aux infographies fournies par le musée américain et adaptés aux élèves du lycée et au grand public turc grâce à une traduction en langue turque et française. Avec les

taxidermies faisant partie de l'inventaire du Centre de sciences naturelles, les visiteurs ont pu en apprendre davantage sur l'anatomie et l'habitat de ce poisson mécompris. Les différentes races de requins y sont présentées, et le visiteur peut comprendre que cette espèce ne se limite pas au Grand requin blanc, mais aussi au requin baleine (qui, à l'antipode de ce dernier, ne se nourrit que de plancton), ou même à la raie - espèces offrant leurs avantages respectifs à l'écosystème marin.

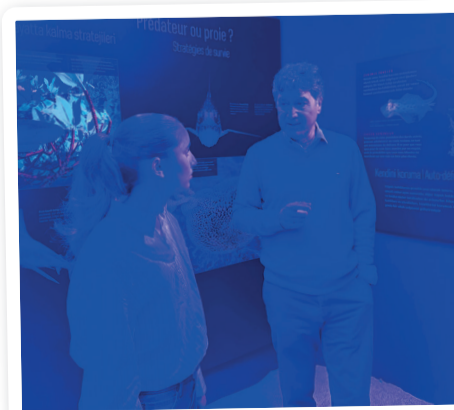
L'exposition s'est conclue par une présentation des dangers environnant les requins : d'une part, les dangers de

ceux-ci pour l'homme, en réalité bien minimes face à d'autres animaux tels que les moustiques qui sont en réalité les plus meurtriers pour l'homme. Mais aussi les dangers que les hommes représentent pour les requins, en particulier par leur pêche visant leur nageoire dorsale consommée pour ses vertus.

Au-delà des requins : un lycée engagé pour la protection de l'environnement

L'accent est donc mis sur le rôle des requins pour l'environnement dans cette exposition, car le Lycée Saint-Joseph attache une attention toute particulière à cette thématique à travers des initiatives de participation à la lutte contre le réchauffement climatique. Afin de réduire son empreinte carbone, le lycée utilise l'énergie solaire qu'il produit et recycle ses déchets. Cet engagement s'inscrit dans la foulée de son Centre de sciences naturelles, ouvert à des fins pédagogiques aux établissements scolaires par inscription sur le site du lycée, qui invite les visiteurs à contempler la richesse de la biodiversité turque et les risques qu'elle encourt face au réchauffement climatique.

* F. B.





Meliha Serbes

MODE

Paris versus Séoul !

La beauté vient-elle de l'Est ? Certains ont cherché la beauté en Occident, ont levé les voiles vers l'Ouest. D'autres ont affirmé que la beauté venait déjà de l'Est, que l'endroit où le soleil se lève, c'est le commencement.

Pendant longtemps, les tendances de la beauté dans le monde ont été influencées par l'Europe. Les marques de beauté centrées sur l'Europe ont occupé le marché mondial pendant de nombreuses années. Dans cette domination, la France, l'Italie ainsi que les méthodes et techniques scandinaves ont été suivies. Aujourd'hui, le géant mondial des produits dermocosmétiques et de parfumerie est L'Oréal, qui regroupe de nombreuses marques.

Lorsque je regarde ma table de maquillage, en voyant que les produits d'origine coréenne et est-asiatique sont devenus plus nombreux que ceux d'origine européenne, je me dis : « Mais que se passe-t-il ? » Sans m'en rendre compte, j'ai acheté des cosmétiques coréens à la place des marques que j'utilisais depuis des années. En réalité, ce n'est pas seulement sur ma table : dans les Sephora, Rossmann ou Watsons, le nombre de stands des marques coréennes augmente. Cette transformation est très rapide, presque soudaine.

Bien sûr, l'influence des réseaux sociaux est importante, mais il y a une tendance récente qui a attiré mon attention : des femmes partant en voyage en Asie de l'Est avec une valise et revenant avec trois. Elles ouvrent leurs valises et montrent des boîtes entières de produits cosmétiques, des sérums, des crèmes hydratantes et du maquillage. En réalité, je ne trouve pas cela très logique. Une personne qui applique réellement une routine de soin de la peau ou de maquillage utilise rarement plus de 5 à 10 produits, n'achète pas des produits qu'elle n'a jamais testés, et la continuité est essentielle. Enfin, le plus logique est de choisir des produits que l'on pourra



se procurer ensuite. Transporter des valises remplies de produits dont on ne connaît pas la compatibilité avec sa peau, pouvant provoquer allergies, comédons, imperfections ou irritations, n'est pas très raisonnable. Il n'est pas réaliste de penser que la moitié des produits ne finira pas à la poubelle. Et si l'on considère leur date de péremption, tout cela revient surtout à exposer sa peau à une surcharge de substances chimiques. N'oublions pas que la peau a besoin de respirer. La surconsommation encouragée par les réseaux sociaux a pour conséquence que le budget du consommateur et surtout la santé de sa peau passent après l'engagement et les vues. Une question d'ailleurs à se poser : si seulement 5 % de ces produits leur conviennent, comment ces personnes prévoient-elles de se les procurer ensuite ?

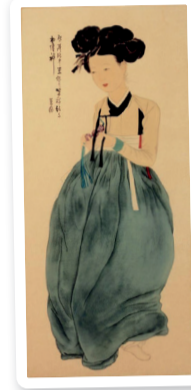
À mon avis, peu de gens réfléchissent à cet aspect, donc je ne vais pas m'étendre davantage.

En dehors de la viralité des cosmétiques japonais et coréens, je voudrais aborder deux autres points. Le premier concerne les procédures esthétiques et de soins de la peau réalisées en Corée. Les influenceurs qui voyagent en Corée pour des opérations de paupières, des liftings ou des rhinoplasties et qui en font des vlogs se multiplient comme des champignons.



Il reste à voir combien de temps ces interventions, basées sur les standards de beauté coréens, resteront « actuelles ». Car les standards de beauté changent chaque année, voire se renversent ! Le deuxième sujet concerne les gènes. En réalité, pas seulement les gènes, mais aussi le transfert génétique et les facteurs environnementaux. Il est inutile de débattre de l'impact du mode de vie et de l'alimentation dans les cultures est-asiatiques sur la peau. Bien sûr, les gènes jouent un rôle majeur. La texture de la peau, le fameux teint « de porcelaine » est depuis des siècles un idéal dans les cultures chinoise et japonaise. Un teint clair, lisse et lumineux représente la première étape de la perfection. Historiquement, la peau claire était considérée comme un signe d'élégance et de soin. Des sourcils fins, des lèvres et joues rouges, des cheveux noirs longs et brillants : même si cela variait d'une dynastie à l'autre, ces éléments ont façonné des standards de beauté qui perdurent depuis des siècles. Si l'on observe les portraits royaux coréens du XIV^e au XVIII^e siècle, les femmes y apparaissent avec une peau très blanche, des lèvres et joues rouges, une peau poudrée, conformément aux canons de beauté. De plus, les sociétés d'Asie de l'Est, très sensibles à la protection contre le soleil, se protègent avec des vêtements légers couvrant tout le corps, des gants et des parapluies. Une grande attention est portée à la prévention des taches solaires et du vieillissement cutané.

En considérant tout cela, est-il vraiment cohérent d'attendre des produits cosmétiques utilisés dans ces sociétés la même performance sur une femme turque ou européenne ? Je vous laisse en juger.



Même si nous mangions comme les Coréens et faisons attention au soleil et aux facteurs environnementaux, le résultat ne serait pas le même. Les réactions au photo-vieillessement seraient différentes.

Au vu de ces considérations, certains pourraient penser que je suis contre les produits cosmétiques ou de soins asiatiques. Ce n'est pas le cas. En réalité, les produits d'origine européenne me rappellent un peu l'expression « le sel a perdu sa saveur ». Avec le temps, la peau s'y habitue et ils ne suffisent plus face à de nouveaux problèmes cutanés. Ne dites pas qu'il n'existe pas de « résistance » aux cosmétiques : parfois, il faut surprendre le corps. Par exemple, la peau réagit

plus fortement au début aux dérivés du rétinol, puis les résultats se stabilisent. Cela ne signifie pas que le produit devient inefficace. La peau est un tissu vivant. Les saisons, les hormones, l'âge et le stress modifient ses besoins. Dans ce cas, la routine beauté doit s'adapter aux besoins.

Alors, le marché asiatique est-il vraiment une bonne alternative ? Des ingrédients comme le thé vert, le ginseng, l'extrait de riz, le miel ou les algues, présents dans les dermocosmétiques, promettent des améliorations différentes car ils sortent de l'ordinaire. De plus, ils contiennent davantage d'ingrédients d'origine naturelle par rapport aux produits européens. L'« effet naturel » est un mot très puissant en marketing. Alors que la cosmétique asiatique met l'accent sur les ingrédients végétaux et les routines de soin, la cosmétique européenne met en avant l'efficacité scientifique, les tests cliniques et des actifs puissants.

La parole libérée avec Ahu Şendilmen

Tantôt humoriste se produisant sur la scène des théâtres parisiens, tantôt coach de théâtre en entreprise, Ahu Şendilmen, comédienne franco-turque, partage sa vision de la confiance en soi à travers la présence et l'émotion qui, selon elle, sont à l'origine de l'impact de toute prise de parole.

Une coach reconvertie

Son parcours est atypique. Après avoir travaillé dans le département financier d'une société américaine de conseil, Ahu, sur l'encouragement de ses collègues, s'est tournée vers sa passion pour le milieu du théâtre et de la scène. Elle a alors suivi une formation au Café de la Gare et à l'Acteur Studio, tous deux basés à Paris, afin de devenir comédienne. Elle a aussi écrit et interprété plusieurs one-woman show comiques : ainsi *Dopamine*, à l'affiche du théâtre du Petit Palais des Glaces en 2023, amenait à nous questionner sur nos rapports à nos écrans et au mode de vie de notre époque, nous invitant à revenir à l'authenticité des rencontres dans la réalité. Ahu Şendilmen

a aussi fondé Coach en Scène, où elle aide les participants à s'assumer par le théâtre. Elle nous a fait part de sa vision du coaching en prise de parole.

Le travail de la parole à travers le théâtre

Ahu Şendilmen nous confie : « Ce qui me passionne, c'est aider chacun à trouver une parole claire, incarnée et authentique, capable de toucher et de mobiliser les autres ». La formation Coach en Scène s'adresse aux entreprises où, selon elle, la parole a un fort impact : en particulier, celle des leaders et de certaines personnes portant des enjeux importants et qui peuvent « inspirer une équipe, embarquer une vision, apaiser une crise ou créer un véritable mouvement ». Au-delà de la simple communication, la prise de parole

doit créer un impact humain ; il faut donc la travailler, l'améliorer et l'affiner.

Le théâtre est l'outil de choix d'Ahu Şendilmen. Réelle passion pour elle, il lui permet d'obtenir une présence et une sensibilité dans son coaching. Transcendant la simple prise de parole en public, elle souhaite aider les personnes qu'elle accompagne « à trouver une parole authentique, vivante et incarnée ». Sa formation en théâtre lui permet « d'écouter profondément, d'observer les émotions, les silences, l'énergie d'un corps dans l'espace ».

Un autre aspect du théâtre pertinent pour ses apprenants est la présence qui, selon elle, est « la capacité à être pleinement là, ici et maintenant, avec soi-même et avec les autres ». Cette théma-



Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com

* Fériel Bouamama
 Photos : Stéphanie Boillon



Eren M. Paykal

Si pour certains pays cette possibilité a déjà été évoquée, aucun pays ou région n'a été officiellement

proposé par le gouvernement des États-Unis pour rejoindre le Compact of Free Association (COFA). Plutôt qu'une intégration complète en tant qu'État américain, certains mouvements politiques territoriaux proposent un cadre de libre association afin d'obtenir la souveraineté tout en maintenant des liens économiques et de défense avec Washington.

1. Porto Rico (USA)

Le mouvement souverainiste (*soberanista*) défend l'idée d'un Porto Rico indépendant structuré dans le cadre d'un COFA. Dans des projets législatifs tels que le Puerto Rico Status Act présenté au Congrès, la « libre association » est juridiquement reconnue, aux côtés de l'accession au statut d'État fédéré et de l'indépendance, comme une option valide d'autodétermination. Cette législation, actuellement en attente devant le Congrès, prévoit l'organisation d'un nouveau plébiscite à Porto Rico permettant aux électeurs de choisir entre l'intégration comme État, l'indépendance ou la libre association comme nouveau statut politique pour l'île.

2. Guam - Commonwealth des Îles Mariannes du Nord (USA)

Les deux entités appartiennent au même archipel des Mariannes dans le

COFA (suite et fin)

Terminons notre dossier COFA (Compacts of Free Association) en examinant si d'autres pays ou régions pourraient établir un lien similaire avec les États-Unis.

Pacifique et partagent des héritages historiques et culturels communs, bien qu'ils soient considérés par le gouvernement américain comme deux territoires distincts. Les Îles Mariannes du Nord constituent officiellement un *commonwealth* doté de sa propre constitution et de son propre gouvernement depuis 1978. Guam, pour sa part, est un territoire officiel des États-Unis depuis le Guam Organic Act de 1950. Les deux territoires ont soutenu, à différentes périodes, des initiatives en faveur de l'amélioration de la représentation politique de leurs habitants. Ces dernières années, Guam a envisagé de soumettre à référendum la question de la décolonisation, en demandant aux résidents s'ils souhaiteraient poursuivre l'option de l'intégration comme État, de l'indépendance vis-à-vis des États-Unis ou de la libre association. L'administration Trump a par ailleurs relancé à Washington le débat autour de la « création d'un État regroupant Guam et les Mariannes du Nord ». Des factions locales plaident activement pour l'étude des modèles de libre association conclus avec les Palaos et les Îles Marshall comme mécanisme permettant une plus grande autonomie politique.

3. État de Chuuk (Micronésie)

Chuuk est l'État le plus peuplé des actuels États fédérés de Micronésie (FSM). Des militants politiques revendiquent un référendum visant à faire sécession des FSM afin de créer un nouvel État souverain. En cas de succès, leur intention serait de négocier un COFA indépendant et distinct directement avec les États-Unis.

Des études concernant des COFA ont aussi été menées avec des pays souverains ou sous contrôle d'autres pays ayant une importance stratégique. Ces propositions demeurent toutefois théoriques, ne s'appuyant ni sur un dispositif législatif concret, ni sur le soutien de l'opinion publique des pays respectifs.

4. Kiribati

Un État indépendant du Pacifique à la position très stratégique, Kiribati, ancienne colonie anglaise, fait partie de ces cas. Cet accord avec Kiribati pourrait renforcer la supériorité américaine dans le Pacifique tout en offrant à l'État insulaire des avantages économiques substantiels ainsi que des facilités migratoires, notamment dans le contexte des migrations induites par le changement climatique. Bien



que l'idée ait été évoquée à plusieurs reprises, aucune négociation active n'est actuellement en cours. Kiribati maintient une relation économique privilégiée avec la Chine populaire.

5. Philippines

Certains historiens et militaires avaient évoqué de façon marginale un accord de ce genre entre les États-Unis et les Philippines, notamment pour faire face aux menaces sécuritaires régionales. Toutefois, un tel modèle demeure extrêmement controversé en raison des inconvénients majeurs qu'il comporterait parallèlement à ses bénéfices potentiels. Théoriquement, un COFA obligerait juridiquement les États-Unis à défendre les Philippines comme s'il s'agissait d'un territoire américain. Les citoyens philippins bénéficieraient du droit de vivre, de travailler et d'étudier indéfiniment aux États-Unis sans visa.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

L'Association culturelle Turquie-France Alliance française de Bursa

À l'occasion de son cinquantième anniversaire, l'Association culturelle Turquie-France Alliance française de Bursa poursuit avec passion sa mission de rapprochement entre les cultures turque et française. Entre enseignement du français, événements culturels, gastronomie, cinéma et défense des valeurs communes héritées des Lumières, son président Halil Akgül revient sur l'histoire, les ambitions et le rôle essentiel de cette institution unique dans la vie culturelle de Bursa.



Monsieur Halil Akgül, vous êtes président de l'Association culturelle Turquie-France Alliance française de Bursa depuis un an. Pourriez-vous présenter votre association ?

L'Association culturelle Turquie-France de Bursa a été fondée en 1976 dans le but de préserver les relations d'amitié traditionnelles entre la Turquie et la France, de promouvoir réciproquement les langues et les valeurs culturelles des deux pays, d'organiser des cours de langue pour ceux qui souhaitent apprendre ou perfectionner le français, et de faire découvrir la langue, la culture et les valeurs turques aux familles françaises vivant à

Bursa. Depuis avril 2014, notre association fait partie du réseau Alliance française, fondé à Paris en 1883 et présent aujourd'hui dans plus de 1 000 établissements répartis dans 136 pays.

Nous célébrons cette année notre cinquantième anniversaire. Atteindre 50 ans est un cap important pour une association. Autrefois, de nombreuses associations culturelles de différents pays étaient présentes à Bursa ; aujourd'hui, seule notre association poursuit ses activités grâce au soutien et aux efforts de son président d'honneur, Mehmet Erbak. Nous remercions beaucoup Uludağ İncecek et la famille Erbak pour leur soutien précieux et continu.

Quelles autres activités pratiquez-vous en dehors des cours de langues étrangères ?

Notre association est bien plus qu'une simple école de langues. Elle contribue activement à la richesse de la vie sociale

et culturelle de Bursa. Au mois de mars, nous avons organisé la Semaine du film français et la Soirée de la Francophonie avec de magnifiques spectacles d'écoles francophones. En avril, nous avons réalisé le dîner gastronomique français avec l'aimable participation de Madame Nadia Fanton, Consule générale de France à Istanbul. La richesse et la finesse de la gastronomie française ont été partagées avec une centaine de convives.

Le menu était préparé avec les produits locaux et de saison et avec une présentation visuelle soignée. Nous avons également organisé un voyage touristique et culturel en Normandie et en Bretagne en avril. Nous organisons des soirées karaoké, des ateliers de conversation en français, notre pique-nique annuel traditionnel dans les locaux d'Uludağ Erbak, et bien d'autres événements.

Qu'est-ce qui motive votre intérêt pour la culture française ?

Mustafa Kemal Atatürk, en définissant les valeurs de la République de Turquie, s'est inspiré des valeurs françaises. C'est

là l'aspect le plus important de la culture française à nos yeux. L'égalité, la liberté, la fraternité et la solidarité, et surtout la laïcité, sont nos valeurs communes. Il est du devoir de chacun de les défendre.

Quel est le niveau de l'intérêt pour l'apprentissage du français dans votre ville ?

Beaucoup de gens souhaitent apprendre le français, mais la conjoncture économique rend la tâche difficile. La majorité de nos étudiants travaillent dans des entreprises d'origine française. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils souhaitent apprendre le français, ils affirment que la maîtrise de l'anglais ne suffit pas, et qu'ils peuvent être plus efficaces lors des missions à l'étranger et des réunions avec les collègues français. Les grandes entreprises comme Renault n'ont pas pour seule mission la production et le commerce ; elles ont également pour mission de soutenir les besoins culturels et sociaux de la ville et de ses employés. Nous sommes là pour les aider à remplir cette mission.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif



Alexandre Abellan, une vie entre éducation et culture

(Suite de la page 1)

Je suis donc parti un peu à l'aventure, séduit par le projet et par les conditions proposées, sans pratiquement rien connaître de la Turquie. Je suis arrivé ici sans aucune intention d'y construire ma vie. Et pourtant, très rapidement, quelque chose s'est produit. D'abord à travers mes élèves, grâce à cette relation extrêmement affective que l'on peut entretenir en Turquie. Puis à travers les rencontres, l'accueil et les amitiés profondes. Il existe ici une chaleur humaine tout à fait singulière. Je me suis senti bien presque immédiatement. Je me suis dit : « Je veux vivre une partie de ma vie ici. » Je n'imaginai pas encore que cela deviendrait la moitié de ma vie.

Quels ont été les grands tournants de votre parcours en Turquie ?

Ils correspondent finalement aux trois établissements dans lesquels j'ai exercé. Le premier tournant a été mon départ d'Ankara pour Istanbul. J'y ai découvert une ville fascinante, mais aussi une aventure entièrement nouvelle. À cette époque, Pierre Gentric venait aussi d'arriver au lycée Sainte-Pulchérie. Tout était à construire. C'était une période d'effervescence pédagogique et culturelle extraordinaire. Je découvrais alors le milieu artistique stambouliote, cette véritable *movida* turque où l'art semblait omniprésent. À cette époque, je faisais encore beaucoup de théâtre et de danse. Cette période m'a permis de découvrir une autre Turquie, mais également de révéler certaines de mes compétences professionnelles.

Le deuxième grand tournant a été ma nomination à la direction de Sainte-Pulchérie. Cette fonction a profondément transformé ma vie. Elle m'a ouvert à de nouveaux réseaux, à de nombreuses rencontres, et même à celle de mon épouse. Enfin, il y a eu Notre-Dame de Sion. Cet établissement m'a permis de mûrir professionnellement. On y exerce ses responsabilités différemment, avec davantage d'exigence et une forme de remise en question permanente qui oblige à se renouveler sans cesse.

Comment avez-vous vécu le passage du métier de professeur à celui de directeur d'établissement ?

Très difficilement au début. Je crois que le poids de la responsabilité m'a littéralement écrasé pendant plusieurs mois. Afin d'être à la hauteur, je travaillais jour et nuit. Il m'arrivait de me réveiller au milieu de la nuit pour rédiger des courriels ou prendre des notes. Je pense que j'étais à ma place, mais les débuts ont été éprouvants. Sans l'équipe bienveillante qui m'entourait - des personnes avec lesquelles j'avais déjà travaillé - je ne suis pas certain que j'aurais tenu.

Ces fonctions impliquent une responsabilité immense. Nous ne dirigeons pas simplement des établissements scolaires. Nous portons également une responsabilité morale dans un pays où ces institu-

tions occupent une place très particulière et sont observées avec une grande attention. Ce sont des établissements chargés d'histoire, porteurs d'une tradition centenaire. Il m'a fallu plusieurs années pour me sentir véritablement à l'aise dans cette fonction. En arrivant à Notre-Dame de Sion, en revanche, j'étais beaucoup plus ancré dans mon rôle.

Qu'est-ce qui vous a motivé à accepter la direction de Notre-Dame de Sion ?

J'avais passé dix-huit années à Sainte-Pulchérie. Dix-huit ans, c'est considérable. Pour qu'un établissement demeure vivant, il faut du renouvellement. À un moment donné, on peut finir par s'installer dans une forme de confort qui freine l'élan. J'ai donc d'abord pris en considération l'intérêt de mon premier établissement. Ce qui m'a motivé aussi, bien sûr, c'est la possibilité de rejoindre une institution prestigieuse que j'admirais profondément. Par ailleurs, j'étais très sensible à la vision culturelle portée par mon prédécesseur : cette place accordée aux arts, à l'écriture et à la musique dans le prolongement du projet pédagogique. Cette approche humaniste me parlait intimement.

Quels défis avez-vous rencontrés à votre arrivée à Notre-Dame de Sion ?

Les principaux défis n'étaient pas pédagogiques. Ils étaient liés au contexte économique turc. Je suis arrivé à un moment de crise majeure, avec des conséquences particulièrement lourdes sur le climat social des établissements scolaires. Il fallait gérer de profondes inquiétudes financières ainsi que de réelles tensions humaines. Mon objectif a toujours été de protéger autant que possible les équipes et de préserver des conditions de vie dignes pour les employés. Mais c'était un exercice d'équilibriste permanent : maintenir l'établissement, faire face à l'augmentation exponentielle des coûts, tout en essayant de préserver les personnes. Ce sont probablement les tensions les plus fortes que j'aie connues au cours de ma carrière.

Y a-t-il des projets dont vous êtes particulièrement fier à Notre-Dame de Sion ?

Je n'ai sans doute pas eu le temps d'y mener un grand projet personnel, car cinq années passent très vite. J'ai toutefois pu développer certains projets autour de la musique baroque, dans une dimension davantage pédagogique avec les élèves. C'était un projet qui me tenait particulièrement à cœur et j'espère qu'il continuera à se développer. Dans mes précédents établissements, j'avais eu davantage le temps de créer des projets structurants : un festival de théâtre à Tevfik Fikret, les classes vertes, bleues et rouges à Sainte-Pulchérie, ou encore la salle de spectacle du lycée, Sahne Pulchérie. À Notre-Dame de Sion, je me suis surtout attaché à approfondir les projets déjà existants, en essayant de leur donner encore davantage de cohérence et de sens.

Quelle place accordez-vous à la relation humaine dans votre vision de l'éducation ?

La Turquie entretient un rapport très particulier à l'éducation. Il existe un immense respect pour l'enseignant, parfois très hiérarchique, mais également une relation extrêmement affective. Ici, le lien avec les élèves est profond. Beaucoup d'enseignants français sont surpris par cette proximité à leur arrivée. Pour ma part, elle m'a profondément transformé. Cette expérience m'a appris à être davantage à l'écoute, à accepter de montrer ma propre humanité lorsque cela était nécessaire afin d'établir une relation de confiance. Je pense sincèrement que cela m'a rendu plus humain.

L'art et la culture ont-ils influencé votre manière de diriger ?

Énormément. Je viens d'une famille d'artistes : comédiens, auteurs, metteurs en scène, dessinateurs. Mon épouse est écrivain. L'art a toujours fait partie de ma vie. Pour moi, diriger un établissement, c'est un peu être metteur en scène. Il s'agit d'observer les potentiels, chez les élèves comme chez les adultes, et de les révéler. Tous les acteurs d'un établissement sont importants : les enseignants, le personnel administratif, les équipes techniques, l'accueil, les parents d'élèves. Chacun participe à cette œuvre collective. Le rôle d'un directeur n'est pas d'imposer un projet venu d'en haut, mais de faire émerger ce qui existe déjà au sein des équipes, de l'écouter et de lui donner du sens.

Je crois profondément qu'il n'existe pas de frontière entre les métiers artistiques et ceux de l'éducation. D'ailleurs, c'est essentiellement à travers le théâtre que j'ai appris mon métier d'enseignant. Le théâtre m'a appris qu'un élève parfois difficile ou marginalisé peut soudain révéler une grâce ou un talent inattendu. À partir du moment où l'on pose sur lui un autre regard, il se transforme.

Pourquoi est-il important d'associer art et culture à l'éducation ?

Parce que l'art est probablement l'une des seules manières d'éclairer le monde. Pour paraphraser Marcel Proust, l'art permet de relire la vie de manière intelligible, là où l'existence peut sembler chaotique, violente ou incompréhensible. La littérature, la musique et le théâtre donnent du sens au monde. Ils permettent également de développer une pensée critique et sensible. Les établissements de Notre-Dame de Sion portent précisément cette ambition humaniste : transmettre un savoir exigeant qui passe aussi par une connaissance profonde des arts.

Que représentent pour vous ces vingt-six années passées en Turquie ?

Elles représentent la moitié de ma vie. Le directeur de Saint-Joseph me disait récemment : « Tu ne rentres pas en France, tu pars en France. » Et il avait raison.



Ce n'est pas un retour, c'est un nouveau départ. Lorsque j'ai appris ma nomination à Paris, la première chose que j'ai faite a été de contacter les unionistes, les anciens élèves, le comité France-Turquie. La Turquie ne sortira jamais de ma vie. Nous continuerons à parler turc à la maison, à cuisiner turc, à voir nos anciens élèves. Mes enfants sont nés ici. Nous voulons qu'ils gardent cette terre de Turquie à leurs pieds, cette chaleur humaine et cette âme orientale que ce pays nous a offertes.

Votre départ a-t-il été une décision difficile ?

Oui, extrêmement difficile. C'est une décision mûrement réfléchie, liée à une formidable opportunité professionnelle, mais c'est aussi un véritable déchirement. Je quitte ce pays avec beaucoup d'émotion. Bien sûr, il y a l'excitation d'une nouvelle aventure. Mais il y a aussi la conscience qu'une immense page se tourne. Et ce n'est pas une page qui se referme : c'est tout un volume de *La Recherche du temps perdu*.

Y a-t-il un souvenir particulièrement émouvant que vous garderez ?

Il y en a énormément. Mais je pense souvent à une histoire vécue avec mes élèves de théâtre à Ankara. Nous étions partis à Naples pour un festival et j'avais très froid.

En plaisantant, j'avais dit à mes élèves que j'aimerais avoir « une grande écharpe noire en mohair qui fasse trois fois le tour du cou ». Quelques mois plus tard, à la fin de l'année, ils m'ont offert exactement cette écharpe, qu'ils avaient tricotée eux-mêmes. Je l'ai conservée pendant des années. Un jour, je l'ai oubliée dans un taxi et j'ai tout fait pour la retrouver.

Plus récemment, les élèves de terminale de Notre-Dame de Sion m'ont offert la chevalière

remise aux diplômés de l'établissement. Ils m'ont dit : « Vous êtes diplômé avec nous. » C'était un moment extrêmement émouvant. Peut-être qu'après toutes ces années, malgré mon modeste niveau de turc, ce pays m'a finalement adopté.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

Que les robots viennent

(Suite de la page 1)

que des systèmes autonomes soient chargés des patrouilles dans le secteur de la sécurité et que les soins aux personnes âgées deviennent assistés par des robots ne sont plus des scénarios théoriques. À ce stade, les gens se retrouvent pris entre deux peurs fondamentales : la peur de « perdre leur emploi » et la peur de « perdre le contrôle ».

En réalité, la principale raison pour laquelle les entreprises investissent dans les robots est très simple : le coût. Les robots peuvent réaliser en beaucoup moins de temps des tâches qui prendraient des heures aux humains, avec un taux d'erreur plus faible et de manière continue. De plus, ils peuvent intervenir sans mettre en danger la vie humaine dans des domaines potentiellement dangereux. Leur utilisation dans des zones d'incendie, des champs de bataille, des installations chimiques ou des zones contenant des radiations semble tout à fait rationnelle.

Cependant, la rationalité technologique ne produit pas toujours de la confiance sociale. L'histoire de l'humanité montre qu'il est tout à fait naturel d'avoir peur de l'inconnu. L'apparition de l'imprimerie a suscité des peurs, tout comme la diffusion d'Internet. Aujourd'hui, les systèmes d'intelligence artificielle et de robotique reproduisent à nouveau ces inquiétudes. Car la question aujourd'hui ne concerne pas seulement les machines, mais aussi l'acquisition par les machines d'une capacité de décision.

Alors que ces débats se poursuivent, les dossiers sur les phénomènes anormaux non identifiés (UAP), rendus publics par le gouvernement américain le 8 mai 2026, ont placé une autre discussion au centre de l'agenda mondial. Dans les images publiées au public, on observe des objets en mouvement dont la nature exacte n'a pas pu être expliquée et qui semblent défier les lois de la physique. Cela a rouvert un domaine longtemps associé aux théories du complot. Le point important ici est le sui-

vant : l'humanité ne discute plus seulement de la question « les extraterrestres existent-ils ? », mais de la manière de faire face à l'inconnu. Les débats sur les UAP ne concernent pas uniquement la question « y a-t-il des extraterrestres ? » Ils concernent également la question de savoir si le paradigme de sécurité mondiale va changer ou non. Si l'humanité devait un jour être confrontée à une menace d'origine extraterrestre, qui y répondrait ? Les armées nationales ? Des alliances de type OTAN ? Ou une structure mondiale représentant toute l'humanité ?

Aujourd'hui, il n'existe aucun protocole de défense militaire commun et contraignant préparé contre une éventuelle menace d'origine extraterrestre des États du monde. Les accords internationaux existants régulent davantage l'utilisation pacifique de l'espace. Divers accords relatifs à l'espace existent au sein des Nations Unies. En particulier, le traité de 1967 appelé Outer Space Treaty, adopté sous l'égide des Nations Unies, établit l'utilisation pacifique de l'espace comme principe fondamental. L'accord interdit aux États de placer des armes nucléaires dans l'espace et vise à empêcher la transformation des corps célestes en bases militaires. Des protocoles dits de « premier contact » développés dans le cadre du SETI, une organisation de recherche basée aux États-Unis, existent également. Cependant, ceux-ci ne constituent pas des plans militaires contraignants pour les États. Ces protocoles sont des directives éthiques et scientifiques visant à vérifier une éventuelle réception de signal extraterrestre, à le rendre public et à coordonner le processus avec les Nations Unies.

Cependant, aucun de ces accords ne contient de protocole de défense concret pour un scénario de « menace extraterrestre ». Car le système international moderne pense encore le monde à travers les États. Autrement dit, l'humanité ne se considère pas encore comme un seul sujet politique. Chaque État pense d'abord à sa propre sécurité.

Pour cette raison, en cas d'éventuelle menace UAP, la première réaction sera très probablement centrée sur la sécurité nationale. Les États-Unis, la Chine et la Russie, qui disposent de capacités militaires et technologiques élevées, voudront se placer au centre du processus. Car les technologies spatiales représentent également une puissance géopolitique. Aujourd'hui déjà, les satellites en orbite basse, les systèmes de défense basés sur l'IA et les technologies de missiles hypersoniques constituent un nouveau champ de compétition mondiale.

Du point de vue des sciences politiques, les alliances les plus fortes de l'histoire de l'humanité se sont souvent construites autour d'une perception de menace commune. Pendant la guerre froide, ce qui maintenait l'alliance occidentale unie était la menace soviétique. L'existence de l'OTAN repose

également en grande partie sur une idée de sécurité collective. Ainsi, en théorie, une menace extraterrestre pourrait amener l'humanité à agir pour la première fois comme une « seule espèce ». Mais il existe aussi un côté sombre de ce scénario romantique. Chaque événement supposé venir de l'extérieur de la Terre serait extrêmement susceptible d'être manipulé par les États. Dans l'histoire, les crises de sécurité ont souvent été utilisées pour légitimer des pouvoirs exceptionnels. Si un objet non identifié apparaît dans le ciel, qui peut confirmer s'il est réellement d'origine extraterrestre ? Quel État contrôlera l'information ? Qui décidera des images à partager ?



À l'ère numérique actuelle, la réalité est déjà largement construite de manière médiatique. Compte tenu des technologies de *deepfake*, des images générées par intelligence artificielle et des manipulations algorithmiques, les débats sur les UAP peuvent devenir l'un des domaines les plus fragiles de l'ère post-vérité. Les gens doivent désormais se demander non seulement « que se passe-t-il ? », mais aussi « ce que nous voyons est-il réel ? » C'est à ce stade que les technologies robotiques prennent un tout autre sens.

Les robots que l'on pense aujourd'hui capables de nous remplacer dans nos emplois pourraient devenir nos plus grands alliés lors de crises globales potentielles. Les systèmes autonomes peuvent jouer un rôle critique, en particulier dans les domaines présentant un risque élevé pour la vie humaine. Il est tout à fait probable que les premières interventions face à des risques biologiques d'origine extraterrestre, des radiations, des conditions atmosphériques inconnues ou des menaces physiques soient effectuées par des systèmes robotiques plutôt que par des humains.

Pour cette raison, le paradigme de sécurité du futur ne reposera pas uniquement sur des soldats humains. Les réseaux de défense soutenus

par l'IA, les essaims de drones autonomes, les robots de sécurité humanoïdes et les systèmes d'opérations contrôlés à distance deviendront progressivement centraux. Ici, la question n'est pas seulement de posséder la technologie, mais de savoir selon quels principes éthiques nous la gouvernons. Une menace d'origine

extraterrestre pourrait unir l'humanité, mais elle pourrait également déclencher une nouvelle vague d'autoritarisme mondial. L'élargissement des systèmes de surveillance pour des raisons de sécurité, la normalisation des mécanismes de contrôle basés sur l'IA et la transformation de la politique de l'état d'exception en une situation permanente sont des possibilités à envisager. Une autre question importante est celle de savoir « qui sera le leader de cette alliance ? » De manière réaliste, dans un tel scénario, le leadership sera très probablement entre les mains des États qui sont en avance dans les technologies spatiales et l'IA militaire. Les États-Unis, la Chine

et la Russie sont au centre de cette compétition. La NASA et des institutions comme SpaceX seront au premier plan en tant que centres de pouvoir stratégique.

Cependant, il existe ici un risque critique : si le discours sur une menace extraterrestre est utilisé par les grandes puissances pour la compétition géopolitique, cela pourrait conduire non pas à

l'unité de l'humanité, mais à une nouvelle polarisation mondiale. Un État pourrait tenter d'établir une supériorité technologique au nom de la « protection du monde ». Cela accélérerait la militarisation de l'espace. Par conséquent, la question ne concerne pas seulement une menace venue de l'espace. La véritable question est la manière dont l'humanité gère ses propres peurs.

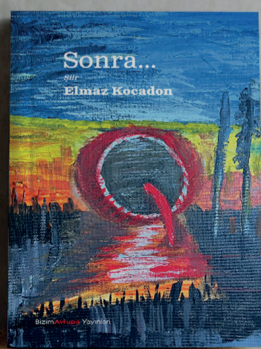
Peut-être que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la technologie nous rapproche autant d'une idée de destin commun. Les crises climatiques, les pandémies, les cyberattaques et maintenant les débats sur les UAP montrent que le monde n'est pas simplement une somme d'États-nations indépendants. Une crise survenant dans un pays affecte désormais le monde entier. Pourtant, le problème fondamental de l'humanité ne change pas : le partage du pouvoir.

Si un jour une entité apparaissait dans le ciel et était réellement considérée comme une menace commune pour toute l'humanité, une alliance temporaire entre les pays serait probablement formée. Comme lors des grandes guerres. Cependant, le degré de transparence de cette alliance, les pays qui participeront aux mécanismes de décision et la répartition du pouvoir technologique susciteront de grands débats.

Aujourd'hui, en regardant des robots plier du linge sur les réseaux sociaux, nous observons en réalité l'architecture de sécurité du futur. Peut-être que dans quelques décennies, ces mêmes robots ne seront plus seulement dans les usines et les entrepôts, mais aussi dans la sécurité des frontières, les missions spatiales et les lignes de défense de l'humanité face à l'inconnu. La question à se poser n'est plus « les robots arrivent-ils ? » La véritable question est la suivante : « l'humanité peut-elle mettre la puissance technologique qu'elle a créée au service d'un avenir commun ? »

“ Gecenin kucağına oturdum
ve yalnızca karanlıkla konuştuğum
dost olduk birbirimize
sonra...
Yorgan gibi çektim onu üstüme
ikimiz kaybolduk
birbirimizin içinde.
Seher vaktinde
güneşi beklerken
yalnızdım gene. ”

elmaz
kocadon



Sonra



Gisèle Durero-Köseoğlu

La devise « nos valeurs », martelée comme un slogan par

les médias et surtout les dirigeants politiques, pour justifier parfois des décisions désapprouvées par les peuples, ressemble désormais à un étendard effiloché par les tempêtes. Car les yeux des dits « peuples » se sont dessillés au rythme des scandales planétaires, sanitaires, politiques, financiers, et des guerres dont personne ne veut, révélant la collusion des oligarchies mondiales prétendant les gouverner pour leur bien.



Il résulte de ces convulsions et conflits armés injustifiables, une immense crise de confiance et de suspicion envers le pouvoir, quel qu'il soit et quel que soit le pays. Le citoyen grevé d'impôts voit se déliter toutes les institutions entretenues par son argent et auxquelles il accordait sa confiance, la justice, l'éducation, les hôpitaux, la sécurité. Pis, il constate avec stupeur que sa contribution alimente des guerres iniques et ne sert qu'à remplir les écuries d'Augias.

Crise de confiance : nos valeurs dans les écuries d'Augias

Rappelons que la tâche de les nettoyer, le cinquième des travaux d'Hercule, consista à les vider de plusieurs décennies de fumier et qu'il ne put le faire qu'en détournant deux fleuves. Aujourd'hui, même certains résultats d'élections sont remis en question, et dès lors, le quidam - c'est-à-dire, nous - prend conscience que, quel que soit son vote, peu de choses changeront vraiment et qu'au bout du compte, ce seront toujours les mêmes instances qui contrôleront le monde. Alors, les écuries d'Augias débordent à nouveau ! Les guerres qui endeuillent l'Europe de l'Est et le Moyen-Orient ne font qu'accentuer la crise des valeurs, prises dans l'étau du « deux poids-deux mesures ». En dépit des définitions de l'ONU, selon le pays qui le perpète, le même acte peut être jugé comme crime de guerre ou comme un simple dommage collatéral. Sans compter que les médias érigent régulièrement certains pays en ennemis potentiels, alors que le citoyen lambda, spontanément, peine à adhérer à ces idéologies censées incarner ces fameuses « valeurs ». Il en résulte une crise morale sans précédent, où Monsieur-Tout-le-Monde ne sait plus à quel saint se vouer, l'estomac noué par la crainte d'une Troisième Guerre mondiale que de sombres oracles prédisent avant 2030. Ce divorce entre les peuples et les institutions dirigeantes fait, qu'encore plus qu'à l'époque du Coronavirus, nous sommes tombés dans la

déréliction. En latin, le mot « derelictio » désignait un abandon complet ; puis, les philosophes l'ont utilisé pour qualifier l'état de ceux qui avaient perdu la grâce divine et semblaient dans l'extrême solitude. Quand je dis que toutes nos certitudes se sont effondrées, je n'exagère pas. La parole officielle ou les discours des médias, dorénavant, n'ont pas plus de prix que les élucubrations de certains « tiktokeurs ». Tout ce à quoi nous avons cru « dur comme fer » s'est révélé bancal, et nous attendons désormais soit que l'on redéfinisse le contenu de nos sacro-saintes valeurs, soit que les actes cessent de les contredire.

On se lamente sur la dénatalité. Mais comment demander à la jeunesse de fonder une famille lorsqu'on ne lui offre comme horizon que le doute, l'incertitude et la guerre ? Car si Troisième Guerre mondiale il y a, elle utilisera probablement l'arme atomique, ce qui a déjà été fait se refera. Si l'on examine



les publications des réseaux sociaux, on constate que beaucoup de jeunes envisagent de quitter l'Europe sans cependant savoir où aller et questionnent les internautes dans le but de trouver quelque part dans le monde une sorte de pays idéal pouvant servir de refuge, une utopie pas encore défigurée par les directives mondialistes. Quant aux plus âgés, certains rêvent de se retirer avec quelques proches et « happy few », comme disait Stendhal, dans un hameau abandonné, avec une vache, un potager et *Les Pensées* de Pascal. Bref, jeunes et vieux s'insurgent contre ces soi-disant « valeurs » dans lesquelles ils ne se reconnaissent pas ! Plus que jamais, la célèbre phrase du Général de Gaulle, « La fin de l'espoir est le commencement de la mort », paraît entrer en résonance avec notre époque. Il ne nous reste plus que notre conscience morale pour discerner, au plus profond de nous-mêmes, la voie à suivre. Sans un renouveau d'espoir, notre civilisation sera emportée, comme l'ont été bien d'autres avant elle. Que notre lucidité, les intuitions de notre for intérieur et les derniers vestiges de notre éthique nous aident à retrouver une ligne de conduite, à réhabiliter nos valeurs et à les extirper des écuries d'Augias !



Michael Emami

Comme beaucoup de révoltes dans la Grande-Bretagne victorienne, le préraphaélisme

s'est d'abord exprimé sous forme d'essai. Ce qui est devenu une révolution visuelle a commencé en tant qu'argument écrit, parce que les fondateurs du mouvement avaient besoin d'un langage pour définir ce qu'ils combattaient, ce en quoi ils croyaient et ce qu'ils entendaient créer.

Les Préraphaélites ont commencé par exposer les fondements de leur mouvement parce que leur révolution était d'abord un argument philosophique. Avant de pouvoir transformer la peinture britannique, ils durent exprimer ce qui n'allait pas et ce qu'un nouvel art devait inspirer. Une idée qui entraîna l'art et la culture britanniques dans un tourbillon de tempêtes.

Ce fut un mouvement né d'idées et de dissections culturelles qui n'étaient pas initialement unies par un style, mais par un ensemble de débats, de philosophies et de méthodologies artistiques : le but moral de l'art, la valeur de la culture médiévale, l'importance de la nature, et le rejet de l'idéalisation des valeurs purement traditionnelles de l'époque victorienne qu'ils jugeaient envahissantes et improductives pour leur génération.

Ce sont des questions intellectuelles, et

L'évolution du mouvement préraphaélite

Le mouvement préraphaélite débuta en 1848, non pas en tant que style artistique pleinement formé, mais en tant que révolte intellectuelle.

les questions intellectuelles produisent des essais. Le mouvement est ainsi né dans le débat et la théorie. Ce n'est que plus tard que ces idées se sont cristallisées en des peintures lumineuses et hyper-détaillées que nous associons aujourd'hui au mouvement. Dante Gabriel Rossetti, John Everett Millais et William Holman Hunt, qui formèrent la Confrérie préraphaélite (PRB), étaient de jeunes artistes frustrés par l'enseignement rigide de la Royal Academy. Ils considéraient que l'art britannique était devenu formaté, idéalisé et déconnecté de la nature et du peuple. Mais avant de pouvoir changer la peinture, ils devaient expliquer pourquoi ce changement était nécessaire.

La culture artistique victorienne a été profondément façonnée par la critique d'art. Les mouvements étaient censés se justifier dans la presse, et les revues étaient l'arène où de nouvelles idées étaient testées. Le PRB était imprégné de cet environnement. Leur rébellion a commencé comme un ensemble de principes : la vérité de la nature, le sérieux moral, et un retour à la sincérité préraphaélite qui prenait naturellement la forme d'essais et de manifestes.

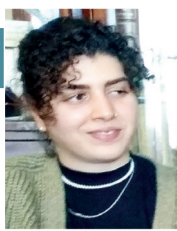
Cependant, l'étincelle intellectuelle vint de John Ruskin, dont la monumentale série d'essais *Modern Painters* soutenait que les artistes devraient observer la nature directement plutôt que d'imiter les conventions de la Renaissance. Ruskin a donné aux jeunes artistes une base philosophique avant qu'ils n'aient un style visuel unifié. En un sens, le mouvement existait sur la page avant d'exister sur la toile.

En 1850, le PRB lança *Germ*, un magazine éphémère mais influent, rempli d'essais, de poèmes et de réflexions théoriques. Cette publication servait de manifeste aux Frères, expliquant leur rejet des normes académiques et leur adhésion au médiévalisme, au réalisme et à la profondeur symbolique. Le magazine était essentiel car le public n'avait aucun contexte pour les peintures peu conventionnelles de Millais ; les essais fournirent l'échafaudage intellectuel nécessaire lorsque Millais exposa *Le Christ dans la maison de ses parents* (1850). Les critiques qualifièrent l'œuvre de laide et irrévérencieuse, et la réaction força le PRB à se défendre dans la presse.

Dans ses écrits, Ruskin loua l'honnêteté et la précision de ces artistes, renforçant



l'idée que l'identité du mouvement était d'abord textuelle, puis visuelle. Leur art était si radicalement différent qu'il devait être expliqué avant de pouvoir être compris dans la société britannique principalement habituée aux portraits de personnalités célèbres ou nobles, à des scènes champêtres avec fermes et fermiers en chapeaux de paille labourant la terre et faisant paître leurs vaches... Ruskin réhabilita et assura ainsi la popularité de ces artistes préraphaélites auprès d'une société auparavant peu préparée à un art aussi détaillé que leurs représentations de la nature glorifiée, peinte et réinventée dans une beauté sublime.



Simruğ Bahadır

Nuremberg relate très bien les massacres perpétrés par les nazis. Même s'il ne par-

vient pas à expliquer totalement le mal d'un point de vue psychologique, il nous montre qu'avant d'accepter qu'un individu soit mauvais, nous préférons croire qu'il est bon.

Parlons un peu de l'histoire. Nous sommes en 1945, Hitler s'est suicidé et les Alliés ont capturé une vingtaine de soldats nazis dont le fameux dignitaire du III^e Reich, Hermann Göring. Un psychiatre, Douglas Kelley, est assigné à la prison où sont détenus les nazis. Sa mission est de s'assurer que ces nazis restent en vie avant le jour du procès, et de la stabilité psychologique du principal accusé. Car même si leurs crimes sont avérés, ils seront jugés au lieu d'être directement exécutés : Robert H. Jackson, juge à la Cour suprême des États-Unis, considère que ces hommes sont arrivés au pouvoir par le droit, et que c'est donc en vertu de ce même droit qu'ils doivent être jugés et déclarés coupables ; il convainc les autres États alliés de cette décision. Ainsi, le monde entier verra l'ampleur et l'horreur des crimes commis : complot, crimes de guerre, et surtout crimes contre l'humanité. Les prisonniers sont ainsi transférés à la prison de Nuremberg où se déroule le récit.

Douglas Kelley se rapproche surtout de Göring, qui ne tarde pas à le manipuler et même à lui faire croire un moment qu'il est innocent. Mais au fur et à mesure que les atrocités commises dans

Nuremberg

Notre film du mois est Nuremberg. Je peux dire que c'est l'un des meilleurs films que j'aie vus ces derniers temps. Surtout, il fait singulièrement écho à notre époque.

les camps de concentration sont détaillées au tribunal, Kelley prend pleine conscience de la réalité et s'effondre intérieurement. Rami Malek incarne à la perfection ce personnage, convaincu au départ que le mal humain peut être compris et résolu psychologiquement et qui, face aux faits et à la vérité, perd tout espoir. Lorsque nous apprenons ensuite qu'il écrivait un livre pour avertir les gens contre le mal, nous avons l'impression d'assister à sa destruction personnelle tout au long du film.



Hermann Göring est interprété par Russell Crowe. Même s'il est difficile d'incarner un personnage aussi narcissique et manipulateur, Russell Crowe y réussit de manière remarquable. La manipulation et le mal se lisent dans ses yeux. Mais dans la dernière scène du procès, alors que Göring tente de se décharger de la responsabilité de ces crimes tout en exprimant de faux regrets, un moment est particulièrement révélateur : lorsqu'on lui demande s'il

soutiendrait encore Hitler si tout devait recommencer, il répond : « Oui ». Cette réponse provoque presque un soulagement intérieur : un fasciste ne peut finalement sortir innocent d'un tribunal.

Le film, avec son casting, sa cinématographie, ses images d'archives et son histoire vraie, nous pousse véritablement à attendre avec impatience dans cette salle d'audience le verdict de pendaison de ces nazis. Il touche même à des questions plus profondes : comment l'être humain peut-il être aussi mauvais ? Devient-il mauvais par désir de vengeance ? Et psychologiquement, qu'est-ce qui différencie une mauvaise personne d'une bonne personne ?

Ces questions m'ont obnubilée pendant tout le visionnage. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à notre époque actuelle. Car le film fait aussi référence au présent. Alors que le livre oublié de Douglas Kelley ou le procès du juge Jackson auraient dû être des raisons suffisantes pour que l'humanité comprenne le mal et fasse tout pour l'empêcher, ce mal continue à progresser, et nous ne pouvons l'éradiquer. Cette réalité déchirante devrait, selon moi, nous conscientiser, nous pousser à réfléchir à ses causes et à chercher des solutions. Ce film a fait émerger en moi toutes ces pensées. J'espère qu'il en sera de même pour vous. Bon visionnage et bonnes réflexions.



Sırma Parman

Le Rothko qui décorait le salon

d'Agnes Gund bat un record aux enchères

Un tableau de Mark Rothko vient de battre un nouveau record chez Christie's avec une vente atteignant presque 100 millions de dollars. Mais honnêtement, ce n'est pas vraiment le prix qui m'a le plus intéressé dans cette histoire. Ce que j'ai trouvé fascinant, c'est le fait qu'Agnes Gund, mécène et collectionneuse d'art américaine, figure très influente du monde de l'art contemporain, ait acheté cette œuvre directement à Rothko en 1967, puis l'ait simplement accrochée dans son salon pendant des décennies.

J'aime beaucoup cette idée. Imaginer un immense Rothko dans un salon, vu chaque jour presque comme un objet familier, me semble plus intéressant que tous les records du marché de l'art. Aujourd'hui, ces œuvres ressemblent parfois à des trophées financiers conservés dans des ports francs ou des collections invisibles. Mais dans cette histoire, il y a quelque chose de très humain : vivre avec l'art, partager son quotidien avec une œuvre créée par l'un des plus grands peintres du XX^e siècle. Franchement, quelle belle vie !

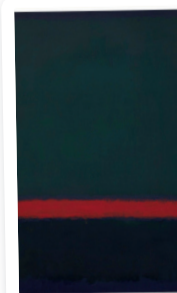


WE WANT MILES!

L'un des plus grands plaisirs de l'été à Istanbul est sans doute le Festival de Jazz d'İKSV. Chaque année, il transforme la ville en une sorte de carte postale musicale où l'on peut écouter des légendes vivantes dans des lieux uniques. Cette année, je suis particulièrement impatiente de voir Marcus Miller sur scène. Voir un musicien de cette importance « en vrai » est déjà un événement en soi, mais ce concert présente aussi une dimension historique. Marcus Miller n'est pas seulement l'un des plus grands bassistes de notre époque. Il est aussi l'un des artistes les plus étroitement liés à l'héritage de Miles Davis. Pendant des années, il a travaillé aux côtés du célèbre trompettiste et a participé à certaines des périodes les plus marquantes de sa carrière tardive. Leur

collaboration a profondément influencé l'histoire du jazz moderne.

WE WANT MILES! The Reunion Tour 2026 nous offrira des morceaux traversant différentes périodes de l'univers musical de Miles Davis, des années les plus expérimentales jusqu'aux sons plus électriques des années 1980. Ce ne sera pas seulement un hommage à Miles Davis, mais quasi un voyage à travers le jazz moderne.



Suphi Baykam

Dans un stade, tout semble simple. Une pelouse, deux équipes, un ballon.

Pourtant, derrière cette apparente évidence se cache une question bien plus profonde : pourquoi le sport continue-t-il d'être un concept qui nous fascine à ce point, à l'ère où tout est mesuré, optimisé et marchandisé ? Peut-être parce qu'il reste l'un des rares espaces où l'imprévisible conserve ses droits.

Le sport moderne est souvent décrit comme une industrie. Les chiffres circulent, les transferts s'emballent, les droits télé explosent. Mais réduire le sport à une logique économique revient à ignorer ce qui le rend vital : sa capacité à produire du sens collectif. Dans les tribunes, des individus aux trajectoires sociales différentes se retrouvent, crient ensemble, espèrent ensemble. Pendant 90 minutes, les hiérarchies sociales s'effacent partiellement. Ce n'est pas une illusion totale, mais c'est une suspension rare.

Il y a, dans chaque match, une forme de récit. Pas celui qu'on écrit à l'avance, mais celui qui se construit sous nos yeux. Une équipe dominée peut renverser la situation. Un joueur anonyme peut devenir héros. Le sport offre ce que la société promet rarement : la possibilité

La fascination

d'un basculement soudain, d'une justice imprévisible. C'est peut-être cela qui nous attire : l'idée que tout n'est pas figé. Mais cette promesse est fragile. À mesure que les écarts financiers se creusent, que certains clubs accumulent les ressources, le risque est de voir le scénario se répéter. Les mêmes gagnants, les mêmes dominations. Le sport perd alors une partie de sa tension dramatique. Il devient prévisible, presque mécanique. Or, sans incertitude, il n'y a plus de passion durable.

Face à cela, une autre lecture du sport émerge. Moins centrée sur la performance brute, plus attentive aux dynamiques collectives. Dans certains clubs, on valorise le jeu, la coopération, l'intelligence tactique plutôt que la seule accumulation de talents individuels. Ce n'est pas une naïveté romantique : c'est une autre manière de produire de la valeur, en rééquilibrant le rapport entre individu et collectif.

Ce qui touche, au fond, ce n'est pas seulement la victoire. C'est la manière dont elle est obtenue. Une équipe qui presse ensemble, qui se sacrifie, qui construit patiemment, raconte quelque chose de plus large que le score. Elle propose une vision du monde : celle où la coordination prime sur la somme des individualités.



Le spectateur n'est pas dupe. Il perçoit ces nuances, même inconsciemment. Il sent quand une équipe joue « juste », quand elle incarne quelque chose de cohérent. C'est pour cela que certaines défaites marquent autant que des victoires : elles révèlent une identité, une manière d'être.

Dans un monde saturé d'images et de récits calibrés, le sport garde cette capacité rare : surprendre sans prévenir. Il n'a pas besoin de scénario écrit, parce que le réel suffit. Et c'est peut-être là sa force la plus politique, au sens le plus large : rappeler que l'histoire reste ouverte, que le résultat n'est jamais totalement déterminé.

Alors, oui, le sport est une industrie. Mais il est aussi un langage. Un langage qui parle de collectif, de hasard, de lutte et de beauté. Et tant qu'il continuera à produire ces moments où tout bascule, il restera bien plus qu'un spectacle : un miroir, imparfait mais précieux, de ce que nous cherchons encore à croire possible.